

I

RUE PITOBIG, KITIGAN ZIBI,
11 JANVIER 2014

Une maison de bardeaux blancs pas tout à fait terminée, coiffée d'une parabole pour la télévision ; tout autour, le brouillard, la neige, les bouleaux fantomatiques, et le lac, de l'autre côté de la route.

Je suis passée sans la voir, roulant presque à l'aveugle, sans pouvoir lire les numéros. Dans la réserve de Kitigan Zibi Anishinabeg, Québec, 18 000 hectares, à 140 kilomètres au nord d'Ottawa, les maisons des 1 500 habitants sont pour la plupart éparpillées le long des petites routes à travers la forêt ; les « rues » sont sans fin. J'ai fait demi-tour, occupant la largeur glacée de Pitobig Street, puis repris la route, répondant dans la brume aux saluts des conducteurs qui pensaient croiser une voiture de la communauté – qui d'autre circulerait ici ?

Et puis c'était à gauche, en hauteur, la pente était glissante, j'ai laissé la voiture en contrebas.

*

* *

En septembre 2013, lors de la marche annuelle à la mémoire de Maisy et Shannon, deux amies disparues ensemble cinq ans plus tôt, j'ai croisé Lisa Odjick, « Little Grandma », assise sur un banc dans l'air tiède. Une petite grand-mère douce, cheveux courts et gris, alourdie par le temps, endolorie à jamais par la disparition de sa petite-fille, Maisy.

Quatre mois plus tard, je retrouve Lisa aux fourneaux – son ancien métier – qui concocte un pain de viande. On parlera en français.

— Quand j'avais 5 ans, nous avons déménagé sur le bord de la réserve, et de l'autre côté, mes petites voisines étaient des Blanches, des Québécoises. Alors j'ai appris le français. En ce temps-là, on n'avait pas l'électricité, j'allais *watcher* la télévision chez elles!

Elle rit.

Tout est simple ici, un peu branlant, un peu précaire, Lisa s'en accommode; elle ne se souvient pas de toutes les maisons et tous les *flats* qu'elle a habités dans la réserve, la vie va trop vite. Lisa raconte sa mère morte d'une hémorragie quand elle avait six mois (« On vivait au fond du bois, elle n'a pas pu être sauvée. »), sa vie mouvante et fragile, de mère adoptive en pensionnat et en familles d'accueil; l'Abitibi, la ville de Québec, la réserve, l'année aux États-Unis où est née sa fille unique Laurie, la mère de Maisy; et de nouveau la réserve à partir des années 1970.

C'est ici, chez Lisa, entre lac et forêt, que Maisy a passé de longs mois; ici qu'elle vivait avant de se volatiliser. Dans le petit salon, les murs sont couverts de photos. Maisy en grande sœur, yeux

bridés, traits fins, sourire rayonnant, enlaçant ses trois frères et sœur. Maisy en *papoose*, vêtue d'une robe traditionnelle rouge avec foulard assorti. Maisy en costume de finissant orné de motifs amérindiens, posant avec son diplôme. Maisy ado, avec des mèches blondes.

— Maisy avait vécu quelque temps avec son chum, mais ça n'allait plus ; elle a appelé Earl, mon mari, elle lui a dit : « Viens me chercher. » Elle avait 16 ans ou presque. Elle s'est installée chez nous, elle était fâchée avec sa mère. Elle n'allait plus à l'école.

— C'était comment, vivre avec Maisy ?

— J'adorais ça. J'adorais sa compagnie. Elle s'était installé un genre de chambre dans le sous-sol, avec des draps qu'elle avait accrochés au plafond pour se faire des murs. On avait du *fun* ensemble, on parlait, on jouait aux cartes, à Crazy 8... On s'asseyait sur les fauteuils (elle les montre, un beige, un grenat), on *watchait* des émissions qu'on aimait toutes les deux, comme *Le prochain top-model*, les concours de chanteurs, on voulait pas les manquer... Elle faisait des sortes de collages sur l'ordinateur, des dessins... Elle se faisait des coiffures et se prenait en photo, elle faisait des *selfies* (et Lisa rit, fait mine de poser devant un appareil, puis me montre des photos)... Tiens, regarde celle-là (une Maisy magnifique, avec des *dreadlocks* bleues), cette photo, c'est ma préférée. Elle m'aidait, un peu. Elle commençait à apprendre la cuisine, des petites affaires, la sauce à spaghetti, des macaronis, des affaires faciles. Je pense tout le temps à elle... C'est si dur. C'était comme ma fille...

— Comme une autre Laurie, alors.

— On l’a aimée c’tte fille-là quand elle est venue au monde. Tout de suite, là. Maisy, notre premier petit-enfant. À l’accouchement, la première fois qu’on l’a vue, sa petite tête... Mon mari était ému, il pouvait pas parler.

*
* * *

Damon, le frère de Maisy, son cadet de deux ans, sort du sous-sol. C’est à son tour de vivre ici après avoir quitté la maison familiale, à son tour d’énerver sa mère en snobant l’école; à son tour de se laisser bercer par la douceur et les petits plats de Little Grandma. À son tour, aussi, de loger au sous-sol qu’il m’interdit gentiment de visiter, « il y a trop de désordre ». Du bout des lèvres, Damon décrit sa grande sœur en quelques mots pudiques, « particulière, drôle, parlant beaucoup, jamais seule ». Il ajoute que Maisy a aussi vécu quelque temps en Ontario, chez leur père, Rick Jacko, le premier conjoint de Laurie.

Damon disparaît d’un coup dans le sous-sol, puis remonte aussitôt, avec une grosse boîte en plastique noir. Lisa s’approche, met ses lunettes. Sans un mot ou presque, ils sortent sur la table des objets ayant appartenu à Maisy, un par un.

Une clarinette dans sa boîte poussiéreuse.

Une petite poupée amérindienne en tissu bleu avec un bandeau rouge et perlé sur le front.

Un certificat d’ojibwé, une langue algonquienne, obtenu en 2005 à l’école de Southampton en Ontario, où la famille a vécu trois années.

Des albums photo de famille que Maisy fabriquait.

Une boîte en carton bleu « qu'elle emportait partout avec elle », dit Lisa, contenant des dizaines de photos, dont une en noir et blanc où on la voit, la tête posée sur l'épaule de son amoureux.

Un cahier de sciences physiques couvert de son écriture ronde, et, glissé à l'intérieur, un devoir tapé à l'ordinateur qui lui a valu 8/10, « *Good* », dit l'appréciation.

Des notes de cours datant de septembre 2007, quelques semaines avant qu'elle ne choisisse de désertier l'école.

Un cadre photo blanc en forme de chien, avec une photo de bébé.

Un cadre photo représentant des loups, avec une photo de sa petite sœur en robe rose.

— Des fois, Maisy avait l'air triste, raconte Lisa. Des fois, elle disait qu'elle ne méritait pas d'être aimée. Je lui répondais toujours qu'elle avait le droit d'être aimée. Et que s'il lui arrivait quelque chose, notre cœur allait se briser.

Elle s'arrête, souffle coupé.

— Maisy, je lui disais de pas gaspiller sa vie ; et elle avait décidé de retourner à l'école.

D'un tiroir, elle sort un des petits mots que Maisy laissait sur la table, précieusement conservé. « *Gone again!* dit l'écriture ronde. *Call you later. Love, Maisy*¹. »

1. Je suis encore sortie ! Je t'appelle plus tard. Je t'aime. Maisy